

doute, dans son dogme et dans son esprit, pour le monde entier; mais, dans sa forme visible, limitée à un temps, à un pays, à une race, à une cité, à un sacerdoce, à un temple, et demeurée vide (selon le mot de saint Paul¹), depuis que ce temps était fini, cette race dispersée, cette cité détruite, ce sacerdoce éteint, ce temple anéanti. Elle avait été la figure et l'ombre de la loi chrétienne : la figure devait disparaître devant la réalité; l'ombre s'effacer à la pleine lumière; l'écorce être rejetée dès qu'on avait le fruit. La circoncision de la chair devait disparaître devant la circoncision du cœur; l'abstinence des viandes devait être remplacée par l'abstinence des vices; les ablutions, les fêtes, les néoménies devaient être abandonnées comme les signes désormais inutiles de la grande purification et de l'éternelle fête du Christ. « Abraham, Noé, Job, Sara, Isaac, Jacob ont ignoré la plupart de ces pratiques; faut-il les croire réprouvés? Le deuil de la synagogue ne peut être éternel. La vraie synagogue, c'est l'Église; le vrai Israël, les vrais fils d'Abraham, le véritable peuple de Dieu, c'est le peuple chrétien. » C'est ce que disait au Juif Tryphon saint Justin, tolérant les pratiques juives chez les chrétiens nés Juifs, ne voulant pas qu'on les imposât aux autres². Devant des raisons si évidentes, le nombre de ces Nazaréens³, s'il faut leur donner ce nom, de ces chrétiens orthodoxes qui gardaient comme Juifs les pratiques juives, dut toujours diminuer;

¹ Legem mandatorum decretis evacuans (Christus), *Ephes.*, xi, 15.

² Voy. S. Justin *Tryphon*, 10, 11, 12, 16, 45, 46, 47, 119, 123, 124, et *alibi*. On a pensé que le Tryphon qui est dans ce dialogue l'interlocuteur de saint Justin est le même que le rabbin Tarphon, disciple et distributeur des aumônes d'Akiba. Mais rien n'établit cette identité.

³ Origène leur donne le nom d'Ebionites, qui est plus généralement donné aux judaïsants hérétiques. Il y en avait encore de son temps. *C. Celsus.*, xi, 1.

un siècle après Hadrien, il n'en est plus guère question⁴.

Ainsi se détachait, du côté de l'Église, le nœud qui avait pu rattacher l'une à l'autre l'Église et la synagogue. Et, de son côté, la synagogue, plus que jamais, travaillait non à le détacher, mais à le rompre. Pour rompre avec le christianisme, elle allait jusqu'à rompre avec son propre passé; elle s'éloignait de Moïse pour s'éloigner du Christ. La nouvelle catastrophe de Jérusalem amena une phase nouvelle et importante dans la doctrine et l'enseignement judaïques. Un païen, natif de Sinope dans le Pont, nommé Aquila, avait présidé sous Hadrien aux travaux de construction d'Ælia Capitolina. Là il fut témoin des vertus et des miracles qui se produisaient parmi les chrétiens; il se convertit et reçut le baptême. Le cœur n'était pourtant pas purifié; la superstition païenne, la passion surtout de l'astrologie restait dans l'âme du néophyte. On l'en reprit; il s'irrita; il fut excommunié. Chrétien, il ne voulait plus l'être; païen, il aurait eu honte de le redevenir; il se fit juif. Juif savant, Grec de langage, il fit une version nouvelle de la Bible dans sa langue, et la Bible d'Aquila, adoptée par les juifs, fut présentée par eux au monde entier. Jusque-là, la version que tous citaient, juifs, chrétiens et même païens, c'était la version des Septante. Écrite par des Juifs, 250 ans avant le christianisme, universellement adoptée par leur nation, vénérée par elle presque à titre d'œuvre inspirée, lue dans des centaines de synagogues, portée dans tous les pays de l'empire romain, propagée même chez les païens, les premiers chrétiens l'avaient adoptée à leur tour : et c'était de cette version, œuvre judaïque,

⁴ Sulp. Sévère, II.

que s'étaient servis les Apôtres et les Pères de l'Église pour montrer, dans Moïse et dans les prophètes, la vie du Christ racontée par avance. Mais, aujourd'hui, les Juifs, que tourmentait cette évidence, arrivèrent à renier ce qu'ils avaient accepté pendant des siècles; proclamèrent les Septante infidèles, leur version menteuse. Sans le savoir et sans qu'il y eût de chrétiens en leur temps, les Septante avaient fait la Bible chrétienne; c'était le Grec et le ci-devant païen Aquila qui donnait au monde la Bible véritable¹. Il l'offrait à tous ces milliers de Juifs qui ne savaient lire les livres saints que dans la langue grecque, aux Églises chrétiennes chez qui le grec était toujours la langue dominante, à toute la moitié grecque de l'empire romain, au monde intellectuel qui tout entier parlait grec.

Il y eut dès lors, répandue dans tout le monde romain, une double version, une double interprétation des livres saints: l'une, ancienne, juive d'origine, acceptée longtemps par les Juifs, après eux par les chrétiens, et connue des païens eux-mêmes; l'autre, nouvelle, tout à coup produite et applaudie par les seuls Juifs. On pense bien qu'Aquila, païen de naissance, chrétien excommunié, juif par dépit, ne s'était pas fait faute de traduire le judaïsme ancien dans le sens du judaïsme moderne, et de corriger ce que Moïse et les prophètes avaient de trop chrétien. De là sont nées ces interprétations néo-judaïques des prophéties, si pénibles, si décousues, si contradictoires. Nous en voyons déjà des traces dans saint Justin discutant contre le Juif Tryphon².

¹ Epiphane, *de Mensuris*, 14, 15. — *Chron. Alex.* — Le Talmud parle d'Aquila et le fait même beau-père d'Hadrien! Voy. aussi Hieronym. in *Zachar.*, m, 4, *de Question. hebraicis*.

² Voy. les critiques de Justin contre la nouvelle version judaïque: « Elie

Il fait voir aux Juifs comment, dans tel passage ou dans tel autre, leur interprétation contredit celle des Septante, qu'ils ont longtemps acceptée, vénérée, tenue pour divine. Il maintient contre eux l'autorité de leurs pères; il commence cette longue controverse sur le texte des saints livres qui dure encore aujourd'hui, et où le judaïsme est si inconséquent, si puéril et si obstiné.

Mais, qui ne le comprend? par ce nouveau voile jeté sur les saints livres, Israël s'endurcissait dans son erreur; il se rendait plus inaccessible que jamais à la vérité chrétienne. L'Église lui parlait en vain le langage des prophètes de sa race; ce langage, il l'avait désappris. Ariston de Pella lui répétait en vain, dans un dialogue demeuré populaire, l'évidente conformité de ses prophéties avec l'Évangile¹. La haine s'accroissait dans la même proportion que l'ignorance. Le rabbinisme, déjà si puissant chez les Juifs, se développait de plus en plus. Le temps n'était pas loin où Judas le saint devait rédiger solennellement sa *Mischna* (189), que les rabbins devaient mettre au-dessus de la Bible. Sans croire à tout ce que les fables juives racontent des milliers de disciples et des millions d'écus de leurs rabbins, ils étaient incontestablement très-puissants dans leur nation; leur école de Tibériade, qui avait succédé à celle de Jamnia, trop voisine de Jérusalem, était

fait disparaître une foule de passages relatifs au Christ. » (*Tryphon.*, 71.) « Quelques-uns des passages supprimés sont encore lus dans certaines synagogues; car ces mutilations sont très-modernes. » (72, 75.) « Cette suppression a été faite par les chefs du peuple. » (75.) Ainsi un passage d'Esdras, 72; un passage du psaume 95, contenant une prophétie de la croix, 75; d'autres différences encore: 124, 151, 157.

¹ *Dialogue de Papiscus et de Jason*, cité par Origène, *C. Gels.*, IV, 52; Hieronym. in *Galat.*, m, 15; Eusèbe, *Hist.*, IV, 6; Maximus, Scholiastes in Dionys. Aroop. *de mystica Theolog.*, 1.

florissante et révéree. Un ethnarque ou patriarche gouvernait de là tous les Juifs de l'empire romain. Un autre, appelé aussi *prince de la captivité* (echmalotarque), gouvernait, ou ne tarda pas à gouverner de Babylone ou d'une ville voisine de Babylone, les Juifs qui habitaient au delà de l'Euphrate. Ce partage de la domination spirituelle se révéla plus tard par les deux *Ghémares*, ou commentaires de la *Mischna*, datés, l'un de Jérusalem (an 422), l'autre de Babylone (an 505).

Le rabbinisme était donc puissant parmi les Juifs, et cette puissance s'employait surtout à les éloigner de l'Église chrétienne. Dans les synagogues on prononçait solennellement l'anathème avec des rires insultants contre le Christ¹. Chaque matin en se levant, puis à midi et le soir, tout Juif devait s'écrier : « Que Dieu maudisse le Nazaréen² ! » On maudissait le jour où les Septante avaient traduit les livres saints et un jeûne avait été décrété en expiation de leur faute³. Les rabbins brisaient même les rapports personnels entre leurs disciples et les chrétiens : « Vos maitres, dit Justin à Tryphon, ne vous permettent pas de nous entendre et de vous entretenir avec nous⁴. »

Aussi, comme toujours, mais plus que jamais, la synagogue était-elle l'atelier d'où les calomnies contre les chrétiens allaient se répandre parmi les gentils. Les Juifs s'étaient faits les espions et les procureurs généraux offi-

¹ Justin, in *Tryph.*, 47, 157; Origène, in *Jerem.*

² Saint Épiphanie entend ce mot d'une secte particulière parmi les chrétiens. Mais saint Jérôme, parlant des mêmes malédictions, les applique à tous les chrétiens (in *Isaiam*, 52), et il est certain d'ailleurs que les Juifs appelaient les chrétiens Nazaréens. (Tertull., in *Marcion.*, IV, 8)

³ *Baba Kama*, folio 82, v. *Sota*, folio 49, 1. Lightfoot, *Horæ Hebr.*

⁴ *Tryph.*, 112.

cieux du fanatisme idolâtrique. Nous les verrons bientôt, malgré le sabbat solennel de la Pâque et l'impureté de l'amphithéâtre païen, venir en ce jour et en ce lieu exciter le peuple idolâtre et allumer le bûcher de saint Polycarpe. C'est ainsi que longtemps auparavant ils avaient dénoncé saint Paul, poursuivant le Christ dans ses saints, et furieux de voir renaitre dans tous les amphithéâtres et dans la cendre de tous les bûchers leur invincible victime du Calvaire.

A partir de ce moment, on peut donc tenir pour définitive la rupture du dernier lien entre l'Église et la synagogue. Quel allait être le sort de l'une et de l'autre?

La nation juive venait d'être cruellement châtiée. Mais la synagogue juive demeurait libre. Sa foi n'était pas proscrire dans l'empire romain, ses lieux de prière restaient debout¹, ses assemblées licites. Le tribut que, depuis Vespasien, le fisc percevait sur chaque tête juive avait été seulement aggravé par Hadrien²; mais les femmes juives portaient librement le voile qui les faisait reconnaître pour telles; des sépultures judéo-romaines nous sont restées avec la palme, le candélabre, les titres de *père* et de *mère de la synagogue*. La circoncision, en admettant même qu'Hadrien eût voulu l'interdire, fut formellement autorisée sous Antonin³. Il la défendit seulement sur les non-Juifs, c'est-à-dire qu'il prétendit empêcher le prosélytisme;

¹ Un rescrit de Caracalla (an 214) reconnaît le droit de propriété des synagogues. 1, *Cod. de Judæis*.

² Appian, *Syriac.* — Vectigalis libertas, dit Tertull., *Apol.*, 18. — Ce tribut était payé encore du temps d'Origène. Orig., *ad Africanum*.

³ Circumcidere Judæis filios suos tantum rescripto Divi Pii permittitur; in non ejusdem religionis qui hoc fecerit, castrantis poena irrogatur. *Digeste*, 11, *ad leg. Corn. de Sicariis* (XLVIII. 8). Le jurisconsulte Paul part du même principe et n'interdit la circoncision que sur les non-Juifs, V. *Sententia*, XXII, 3, 4.

et encore les sépultures que nous citons nous donnent la preuve que le prosélytisme juif ne cessa pas tout à fait¹.

Ainsi donc les Juifs étaient libres. Tant de fois révoltés, tant de fois punis et cruellement punis, rebelles encore sous Antonin, sous Marc-Aurèle, sous Septime Sévère, parce que de temps à autre l'espérance du Messie leur reprenait au cœur, on les combattit, on les dispersa, on les chassa de leur terre natale, on en vendit comme esclaves, on en égorga des milliers; mais ce qui restait retrouva la liberté de sa personne et la liberté de sa foi. Leur culte ne fut jamais interdit. On ne se scandalisa point de leur abomination pour les idoles; on ne les força pas, comme seul Caligula avait voulu le faire, à placer une statue de Jupiter dans leur synagogue; on ne les amena point devant le proconsul pour jurer par le génie de César ou pour brûler de l'encens à Antinoüs. On ne les mit pas à l'épreuve et on ne leur procura pas l'honneur du martyre.

Aux seuls chrétiens, qui ne se révoltèrent jamais, qui, loin de soutenir des luttes armées au nom de leur foi, restèrent paisibles, obéissants, résignés, au milieu des luttes politiques de l'empire, l'épreuve et l'honneur du martyre étaient réservés. La proscription des Juifs avait été un acte politique, provoqué par leur soulèvement, limité dans sa durée. La proscription des chrétiens était une persécution purement religieuse, une situation constante, durable, fondamentale, à peine interrompue par quelque heureuse inspiration de tolérance. Le judaïsme eut des révoltés, des

¹ Voy. sur tout ceci et comme preuve de la liberté dont jouissaient les Juifs dans le monde romain, la note sur les sépultures juives, et principalement sur les catacombes juives récemment découvertes à Rome (à la fin de l'ouvrage).

fanatiques, des combattants, des proscrits; le christianisme n'eût que des martyrs et seul il eut des martyrs.

D'où vient cette différence? Pourquoi pardonnait-on si aisément aux Juifs, si difficilement aux chrétiens, leur commun éloignement du culte public, leur commune aversion des idoles? D'abord, parce que les Juifs formaient une nation, exilée et proscrire, mais une nation, et qu'à titre de culte national leur culte était mieux compris et plus respecté; mais surtout parce que la haine commune contre les chrétiens unissait les païens et les Juifs. Placé entre deux ennemis, le paganisme armait le plus faible contre le plus puissant, le judaïsme dans lequel il voyait la vie s'éteindre et qui l'inquiétait peu, contre le christianisme, dans lequel il voyait la puissance et la vie. Les Juifs étaient de trop utiles espions, des délateurs trop acharnés, de trop subtils dénicheurs de chrétiens, pour que la populace païenne ne leur pardonnât pas de ne point adorer Jupiter et de ne pas manger de cochon. En dénonçant les adorateurs du Christ, ils payaient leur tribut aux dieux de l'empire et achetaient la liberté de leurs synagogues.

Mais, chose singulière! l'Église chrétienne, persécutée, ne cessa de grandir; la synagogue, bien plus libre, ne cessa de décliner. Je ne parle pas seulement ici du nombre des fidèles. Je parle aussi de ce qui est dignité morale et intellectuelle. Les chrétiens, dans leur situation perpétuellement menacée et perpétuellement hors la loi, les chrétiens grandissaient en vertu, en intelligence, en importance, en renom. Les Juifs, dans leur situation moins menacée, allaient, à cette époque, se dégradant de siècle en siècle. Israël proscrit ne maniera plus l'épée. Israël exilé ne con-

duira plus la charrue. La science et les lettres lui seront étrangères; sa vertu et son intelligence se rétréciront dans le creuset du Talmud et sous la domination des rabbins. Il deviendra le juif talmudiste du moyen âge, puéril dans sa foi, captieux dans ses paroles, trompeur dans son trafic, avare au milieu de ses richesses, sordide dans sa vie, tandis que ces autres proscrits, les chrétiens, pour être les fidèles d'une Église persécutée, n'en seront pas moins soldats courageux comme Maurice, laboureurs patients comme les derniers descendants de David, orateurs comme Chrysostome, philosophes comme Augustin. C'est que l'Église est une vérité, et, à ce titre, immortelle, féconde, divine comme la vérité. La synagogue est une nation, et, comme telle, elle subit toutes les vicissitudes de la vie d'une nation.

Aussi est-ce de l'époque dont nous parlons qu'Israël date sa ruine définitive. Titus lui a ravi son temple et sa patrie; Trajan l'a poursuivi le fer à la main dans les lieux de son exil; mais Hadrien l'a dégradé, et ce qui lui reste de force morale ne suffit pas à le relever de cette dégradation. L'arrêt de Titus est demeuré plus célèbre; celui d'Hadrien fut plus définitif. A partir de ce jour, l'exil d'Israël fut consommé. C'est cette expulsion par Hadrien que les juifs rappellent par un jour consacré au jeûne et à la douleur: « Nabuchodonosor et Titus, disent les rabbins, ont affligé Israël moins qu'Hadrien ne l'a fait. Hadrien, disent-ils encore, a fait périr deux fois plus d'hommes (en état de porter les armes) qu'il n'en était sorti d'Égypte, » ce qui ferait un million deux cent mille. Et, selon les juifs eux-mêmes, le triste auteur de cette révolte, le rabbin Akiba mourut, non pas en martyr, confiant dans l'immortalité de sa cause, mais en

homme dégoûté de sa propre doctrine, hostile au rabbinisme, et conseillant l'égoïsme à son fils: « C'est qu'en effet, comme dit Bossuet, il ne demeurerait plus à Israël qu'un deuil éternel et une lamentation sans bornes¹. »

En un mot, il advint alors de la synagogue, ou de ce qu'on appelle ainsi, ce qui advient d'une barque qui, au milieu d'une mer orageuse, rattachée par un faible lien à un grand navire, voit ce lien se briser et se sent emportée au loin à la dérive. Le judaïsme, ayant rompu son dernier lien avec la société chrétienne, navigua désormais au hasard. Pendant quelque temps, son école de Tibériade, et le rabbin qu'on appela du nom de patriarche, formèrent encore un centre pour les Juifs de l'empire romain. Mais ce centre bientôt n'exista plus; et les synagogues juives, sans autre unité que leur commune haine contre le christianisme et leur commune vénération pour leur inextricable Talmud, s'isolèrent les unes des autres et flottèrent à tous les hasards des événements et des idées. Sans doute il subsista toujours et un peuple juif et un culte judaïque. Le peuple juif, étonnamment vivace, après avoir perdu deux millions d'hommes sous Titus, deux cent mille sous Trajan, peut-être un million sous Hadrien, d'autres encore sous d'autres empereurs et par d'autres révoltes, put, avec une perpétuité qui contredit les lois ordinaires de l'histoire, traverser toutes les tempêtes, toutes les proscriptions, tous les esclavages; mais il demeura un peuple sans patrie, sans métropole, sans vie nationale, sans idiome. Le culte judaïque garda, et sous l'empire romain et même au moyen âge, une mesure relativement assez grande de liberté religieuse, puis-

¹ *Expl. de l'Apocalypse.*

qu'en définitive les synagogues subsistèrent partout, habituellement respectées; mais il demeura un culte divers dans son rite, divers dans sa doctrine, sans unité, sans sacerdoce, sans temple, sans autel. « Fugitif comme Caïn, mais immortel comme lui, marqué comme lui de la main du Tout-Puissant, châtié et en même temps conservé comme jamais peuple ne fut ni châtié, ni conservé, Israël vit nomade et proscrit parmi les nations, depuis qu'après avoir donné la mort au Juste, il a appelé son sang sur sa tête et sur celle de ses enfants¹. »

¹ Stolberg, *Gesch. der Kirche J. C.* II 4. ch. 92 § 25.

CHAPITRE IV

HADRIEN — SES DERNIERS TEMPS

— 155-158 —

Il était temps qu'à son tour, Hadrien, instrument de la justice de Dieu, fût brisé par elle.

Hadrien allait finir comme Trajan. Tous deux de mœurs corrompues, tous deux qui, pendant quinze ou seize ans s'étaient imposé une modération politique, tous deux qui un instant avaient paru reculer devant la persécution antichrétienne, tous deux devaient succomber dans leur vieillesse. Le symptôme de cette chute fut, pour le premier, sa guerre inique et impitoyable en Orient; pour l'autre, sa honteuse apothéose d'Antinoüs. Dès lors, le mauvais génie, la superstition idolâtrique, l'adoration de leur propre personne, tous les instincts impériaux et, par-dessus tout, l'esprit de persécution l'emportèrent. Le règne de l'un et de l'autre se termina par un long, douloureux, dégradant affaissement et de leur raison et de leur fortune.